

DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE

gèn  
ANN

# XROADS

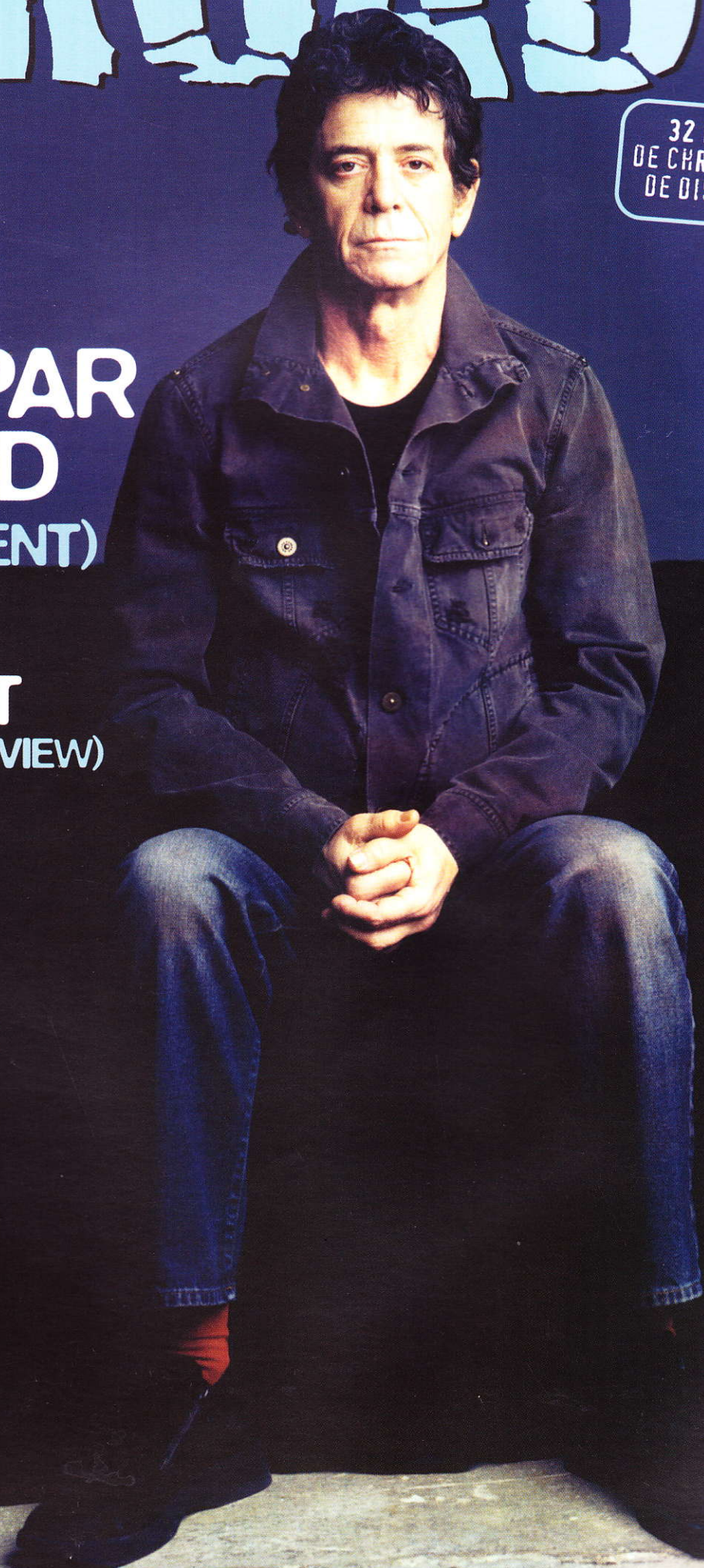
32 PAGES  
DE CHRONIQUES  
DE DISQUES!

**BERLIN PAR  
LOU REED  
(ET INVERSEMENT)**

**REMEMBER  
RICK WRIGHT  
(HOMMAGE ET INTERVIEW)**

**DEVO  
URIAH HEEP  
JOSEPH ARTHUR  
MÉTAL URBAIN  
LAUGHING CLOWNS  
PENDRAGON  
MERCURY REV  
COG**

**+  
ZACHARY RICHARD  
MELPO MENE  
GARY MOORE  
SILVER JEWS  
EVERLAST  
VOLBEAT**



M 02337 - 12 - F - 5,50 €



**AC/DC ★★★★★**

**Black Ice**

(Sony-BMG)

**ENFIN !!!!!!!**

On râlera toujours qu'une seule petite écoute – dans d'excellentes conditions sonores, cela dit – reste encore très frustrante lorsque l'on vient tout juste à bout de huit cruelles années d'attente... Oh, je sais, vous êtes tous dans le même bateau, vous piétez, ç'en est intolérable. Bon, une écoute et basta, merci, rendez-vous le 20 octobre, m'sieurs-dames, on sait, cette date est grassement entourée de feutre rouge sur un calendrier que l'on raye frénétiquement chaque matin. Résultat chers amis, on ne vous dira jamais que *Black Ice* est révolutionnaire, certainement pas : AC/DC vient tout simplement de nous pondre un énième album d'AC/DC, du bon, du très bon, de l'excellent AC/DC, le top du top même, on n'en attendait quand même pas moins au bout de ces 2791 jours écoulés depuis la sortie de *Stiff Upper Lip*... Vu le haut degré d'impatience et d'exaspération des légions de fans de par le monde, les Australiens ne pouvaient franchement pas se permettre de baisser la garde et de rétrograder d'un micro niveau. Disons-le d'emblée, *Black Ice* est un immense album, un nouveau prétexte à dix-huit mois d'AC/DC-Mania prête à s'abattre de manière colossale sur au moins quatre continents, remplissant les plus gros stades de la planète... De plus, les frères Young ont mis le paquet niveau compo, puisque jamais un de leurs albums n'aura été aussi dense : quinze titres, sans le moindre remplissage gratuit – que du premier choix, au moins aussi bon que le single « Rock'n'Roll Train » dont vous vous abreuvez abondamment depuis la rentrée. À la quantité s'ajoute une production mo-nu-men-ta-le, signée Brendan O'Brien : jamais AC/DC n'avait non plus sonné aussi fort, compact, imposant et colossal, bien que la finesse du jeu bluesy d'Angus ne soit aucunement noyé dans les décibels ; non, *Black Ice* reste incroyablement costaud mais à la fois épuré, juste et réduit à son strict essentiel. La rythmique est particulièrement gâtée puisque la batterie monolithique de Phil Rudd matraque vraiment (c'est vraiment impressionnant sur « Skies On Fire » ou « Big Jack ») pendant que son comparse Cliff Williams impose une énorme basse très groovy tout autour de ces beats invariablement binaires : vos baffles devraient logiquement exploser de douleur sur « War Machine ». Et que dire de la paire des frangins nains ? Qu'ils sont une nouvelle fois extraordinaires, brillants, incandescents tant en rythmique grésillante qu'en soli célestes bourrés d'un feeling de plus en plus rare. Quant au père Brian Johnson, il n'a jamais aussi bien chanté : tout est d'un naturel, d'un fun et d'une authenticité contagieux. Beaucoup de morceaux rappellent bien évidemment quelques grands moments de leur carrière (« Anything Goes » est un gros gros point fort avec son magnifique solo spasmodique à la « Let There Be Rock », « She Likes Rock'n'Roll » rappelle les années 80, « Decibel » est très classique, assez voisin d'un « Hard As A Rock », etc.), autant dire que l'on reste souvent dans l'ordre du pur boogie canaille survolté et blindé de chœurs virils très soutenus (voir « Rocking All The Way » et son solo fiévreux qui traîne sur toute la fin du morceau). Enfin, la seule vraie petite surprise du crû 2008, c'est « Stormy Mondays » : un parfum sudiste venimeux vient embaumer cette étonnante compo particulièrement heavy – et ce riff tout en slide assez inhabituel est prodigieusement jousif. On aurait mille autres choses à vous raconter sur ce disque qui reste paradoxalement d'une vraie simplicité et d'une simplicité effarante – mais laissons donc les TRES nombreux dingues d'AC/DC que nous sommes ouvrir les débats dès ce matin d'octobre où il n'y aura plus rien à barrer avant longtemps.

**À ranger entre *Ballbreaker* et *Stiff Upper Lip***



Jean-Charles Desgroux

**THE RASCALS ★★★**

**Rascalize**

(Deltasonic-Cooperative/PIAS)

**One Shadow Puppet**

La sortie, avant l'été de l'excellent album sous haute influence Scott Walker des Last Shadow Puppets, projet parallèle de Alex Turner petite frappe leader des Arctic Monkeys et de son compère Miles Kane, guitariste desdits Rascals, ne devrait pas éclipser le premier album percutant de cet épatant power trio. Sans doute moins ambitieux que les *Last Shadow*, *Rascalize* oeuvre dans le même registre rock énervé que celui des Arctic Monkeys (« Rascalize », « Bond Girl »), mais aussi celui, plus apaisé de The Coral (« Does Your Husband Know You Are On The Run »). Brusques changements de climats, accélérations, ralentissements et redémarrages sur les chapeaux de roues, le tout à grands renforts de riffs et de solos de guitares acérés qui témoignent de la virtuosité du sieur Kane. D'aucuns ne manqueront pas de voir dans tout cela un manque flagrant d'originalité, mais dans le domaine de ses compétences, celui d'un indie rock gorgé d'énergie, *Rascalize* remplit parfaitement sa fonction : celui d'emballer l'auditeur l'espace de douze petits missiles décoiffants.

**À ranger à côté des deux albums des Arctic Monkeys et de celui des Last Shadow Puppets**



Phil Ross

**BRIAN WILSON ★★★★★**

**That Lucky Old Sun**

(Capitol/EMI)

**Élégie à L.A.**

Faut-il sourire ou soupirer à ce retour de l'ex-Beach Boys ? On ne va pas gloser sur les espérances qu'a pu susciter ce wonderboy de la pop US, sur les inévitables déceptions liées aux aléas de son existence ; ni, enfin, sur les évitables productions qu'ils nous a délivrées. Peut-on pourtant néanmoins aborder *That Lucky Old Sun* de manière neutre ? Certes non, mais il convient, eu égard au singulier itinéraire du chanteur, de l'accueillir tel qu'il se veut être. Qu'est-il selon Wilson ? Une ode à la Californie du Sud telle qu'elle existait dans les années 50 et au début des sixties. Cette période a une certaine importance intrinsèque, puisqu'elle précède l'ère Beach Boys. Elle peut donc se voir comme une réminiscence nostalgique, voire idéalisée, si ce n'est d'une pré-adolescence, du moins d'un temps où le statut de rock star était pour Wilson un rêve. Si formellement on pourrait apparenter le disque à Holland, ce chef d'œuvre méconnu de nos garçons de plage (saga alternant chansons et passages récités), *Lucky Old Sun* s'en éloigne puisqu'il épouse, musicalement, le style poli, orchestré et parfois ampoulé de l'époque évoquée. De ce point de vue, on n'est guère éloignée des productions dont il nous a abreuvées dans les années 70. On ne peut donc pas considérer que l'album nous dévoile de nouveaux sentiers, ce qui, en soi, n'est pas rédhibitoire puisqu'il s'agit d'un voyage dans le passé. Voyage, cet album en est, introspectif et intime aussi, puisqu'il se clôt presque sur un « Going Home » débouchant sur un « Southern California » ultime hymne du disque. S'agissant, en effet, d'une ode, il n'est pas étonnant que les titres soient constellés de références à Los Angeles et ses alentours : le Hollywood Bowl, Venice Beach ou Santa Monica sont évoqués en parallèle avec ce que peuvent être les pensées d'un jeune homme confronté au quotidien du soleil, des voitures, de la plage et d'une carrière à laquelle on aspire. Panorama géographique et personnel (« How could I have got so low » ou « Life was so dead » nous chante-t-il ça et là), la musique se veut donc progressivement passage d'une pop orchestrée façon Tin Pán Alley à des titres un peu plus directs et électriques (« California Pole » ou « Oxygen To The Brain »). Le premier se veut un regard distancé sur le Rêve Californien et les aspirants à la gloire qui continuent de se précipiter vers L.A., il est également une méditation sur ce qu'est la renommée et un regard désabusé sur le statut que sa quête peut engendrer (« The best part of this L.A. trip just might be the ride »). Ce titre est peut-être d'ailleurs le plus subtil, peut-être parce que Wilson se pose en observateur extérieur, tout comme sur « Mexican Girl », un des rares moments où les arrangements ne se montent pas trop empesés et où l'évocation se fait légère. Le chanteur-compositeur n'a, il faut bien le dire, jamais été un lyriciste hors-pair. Il ne déroge pas, ici, à une simplicité voisinant la naïveté, et celle-ci n'est contrebalancée que sur certains passages narratifs dont les textes ont été écrits par son compère Van Dyke Parks qu'ils s'élèvent un peu au-dessus du rebattu. Ils sont, hélas, quelque peu contusionnés par la narration stylisée et emphatique du chanteur. On peut également ajouter que les compositions n'ont guère la brillance, l'originalité et l'instantanéité dont Wilson a pu être coutumier (« Midnight's Another Day » est bien un crépuscule dans l'inspiration si on le compare à la ballade déchirante qu'a pu être « In My Toom »). Crépusculaire est donc ce regard en arrière porté par un vieux maître sur ces années où tout était encore ouvert. Il se veut emprunt de sensibilité (celle-ci est indéfinissable), mais elle devient trop souvent sensiblerie. Finalement, si l'on ne peut cantonner les Beach Boys à un « surf group » on peut néanmoins regretter que ce retour soit si peu galvanisé et musclé pour qu'au lieu de maîtriser les vagues et les rouleaux, il ne fasse qu'à peine y surnager.

**À ranger entre Randy Newman et une coupelle de grains de sable**

Claude Freilich

**JORDAN ZEVON ★★★★★**

**Insides Out**

(New West records)

**Pop rock**

Il y a de la génétique dans l'air... Encore un « fils de » à l'assaut du vaste monde. Pourquoi voudriez-vous qu'un enfant de rocker fasse sa médecine ou bien son droit ? Juste pour emmerder le paternel, me direz-vous ! Alors, bienvenue au rejeton du regretté Warren, car la descendance semble bien assurée. Là où Daddy tapait dans le « roots » bien caveurneux, Jordan, le fils, se lance dans une pop assez barrée qui fleure bon les seventies. À mon avis, le gamin a du pas mal squatter la « vinylothèque » de son daron. La somme de tout ce qu'il a pu ingurgiter égale une culture rock assez variée, qui va d'Electric Light Orchestra à Elton John dans ses meilleurs moments (il y a donc fort longtemps !). Cette americana sauce british que nous sert le fiston est donc du meilleur goût, d'autant que les lyrics accrochés à des volutes mélodiques assez torturées, épient fortement le plat proposé. Là où n'importe qui, au détour d'un refrain, n'aurait posé qu'un ou deux accords, Zevon junior en aligne cinq ou six, histoire de bien corser les choses. « The joke on me » déboule avec un gros riff de basse genre « London calling » qui pose parfaitement l'option choisie. L'artiste enfonce le clou avec « This girl » et sa mélodie à tiroir chipée sans complexe à Elvis Costello, fort sympathique aussi. Mais halte aux comparaisons fumeuses, car lorsque le kid aura fait son petit ménage en corrigeant certaines petites errances, nous aurons affaire à un songwriter de premier plan. Pratiquement pas de déchet sur cet essai donc, avec en sommet une petite perle titrée « Camila Rhodes » remplie de chœurs célestes posés sur de belles appoggiatures de pianos fous, du très grand art. Le titre « Insides Out », choisi aussi pour l'album, n'est autre qu'une belle balade musclée qui n'en met que plus en valeur le reste du travail fourni. À suivre de très très près...

**À ranger, mais où... ?**



Tony Grieco